

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

14 rue d'Assas – F-75006 PARIS
☎ 33-(0)1.44.39.48.23 – ☎ 33-(0)1.44.39.48.17
✉ archivesdephilo@wanadoo.fr
🌐 <http://www.archivesdephilo.com>

NOTES DE LECTURE ET COMPTES RENDUS

Archives de Philosophie, cahier 2015/3, tome 78, Automne, p. 509-524.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays. Reproduction interdite.

L'ouvrage est exhaustif, systématique et remarquablement dense, sans jamais compromettre la clarté de l'expression. La discussion des thèses de Heidegger sur les mutations époquales permet notamment à D. Pradelle d'aborder une dimension que le génial essai de R. Schürmann, *Le principe d'anarchie*⁵, laissait quelque peu dans l'ombre : le rapport entre une *epochè* de l'Être et les domaines spécifiques de la rationalité mathématicienne, physicienne et plus généralement scientifique. À travers les enjeux plus proprement « épistémologiques », que Dominique Pradelle présente avec la plus grande rigueur, se révèle l'ampleur prodigieuse de sa maîtrise de la phénoménologie. L'ouvrage ne mérite par conséquent que des éloges : il présente le résultat d'une recherche hautement méthodique et soignée et s'attaque à un problème vivant aux enjeux multiples, sans se cantonner dans une seule approche. Il s'agit d'un travail exemplaire, dont on ne saurait trop souligner l'importance.

Michel RHÉAUME

COMPTES RENDUS

Étienne HELMER. — **Le Dernier des hommes. Figures du mendiant en Grèce ancienne**, Paris, Le Félin (Les marches du temps), 2015, 144 p.

Ce très bon connaisseur de la pensée économique et politique de l'Antiquité grecque développe en cinq chapitres une représentation d'un phénomène singulier dans ses diverses acceptions anciennes : Homère, Sophocle, Aristophane, Platon et les Cyniques. Deux distinctions président à l'ensemble de la recherche : d'une part, le mendiant est une figure bien distincte de celle du pauvre ; d'autre part, le mendiant porte « toujours deux visages [...] bon et mauvais à la fois, sauvage et divin, homme et animal, esclave de la nécessité et modèle de liberté ». Ce phénomène touche donc aux limites de la culture qui s'efforce de le penser, et les auteurs qui en traitent, le situent ainsi à la marge sans toutefois l'exclure franchement. Mais on peut alors se risquer un peu plus loin en prêtant l'oreille à une résonance proprement philosophique, autorisée par l'exemple des cyniques qui semblent avoir voulu non seulement vanter cette figure, mais en faire un idéal de leur propre existence. L'analyse ne se fourvoie cependant pas : les mendiants effectifs ne prennent pas directement la parole dans les œuvres qui en convoquent une représentation (c'est le cas chez Platon et Aristophane), car la mendicité peut être une réalité subie qui renvoie l'économie et la vie politique en général aux défauts qu'on y constatera toujours ; et lorsque la mendicité est revendiquée, lorsqu'elle est volontaire, chez Diogène bien entendu, elle est finalement « plutôt à comprendre comme une hypothèse heuristique et critique destinée à démystifier le monde ordinaire plutôt que comme un programme à réaliser ». En effet, la conclusion à laquelle aboutit cette confrontation de plusieurs perspectives (poésie, théâtre, philosophie), si tant est que les cloisons des genres aient dans le cas présent une quelconque pertinence, est que le mendiant est « la transgression vivante du principe de non-contradiction dans sa version sociale, économique et politique ». Que le mendiant puisse donc être négativement une « figure de vérité »,

5. R. SCHÜRMAN, *Le principe d'anarchie : Heidegger et la question de l'agir*, Paris, Seuil, 1982, 379 p.

voilà une raison suffisante pour inscrire ce livre dans le courant d'ensemble des recherches actuelles en anthropologie, pour peu qu'on accepte de se laisser conduire par la main de son auteur au savoir fiable et vaste, en faisant confiance à l'originalité de ses vues, par solidarité aussi avec sa volonté de mieux comprendre, grâce à ce détour insolite, la détresse et la misère sociales contemporaines.

Marc de LAUNAY

Michel BOURDEAU. — **Auguste Comte. Science et société**, Futuroscope, Scérén [CNDP/CRDP] (Philosophie en cours), 2013, 85 p.

Ce petit livre de quatre-vingt-cinq pages paru dans une collection du Centre National de la Documentation Pédagogique, est bien plus qu'un résumé de la pensée d'Auguste Comte par un de ses meilleurs spécialistes. On y trouve des interprétations très originales qui retournent les jugements habituels sur ce philosophe en nous montrant que les raisons invoquées pour lui refuser notre assentiment tiennent à la difficulté de sortir d'un cadre de pensée qu'il nous invitait justement à dépasser. Admettre, par simple hypothèse, le sérieux de sa « politique positive » nous oblige ainsi à revoir « toutes nos grilles d'analyse » (p. 16).

Le positivisme entre facilement dans la thématique « science et société ». En effet, Comte ne se contente pas de juxtaposer une philosophie des sciences et une philosophie politique : il porte un regard scientifique sur la société et un regard sociologique sur la science. En suivant ce fil conducteur, Michel Bourdeau privilégie deux aspects de la question : la « théorie sociale de la connaissance » et la double fonction sociale de la science.

L'expression « théorie sociale de la connaissance » est prise ici en un sens qui renvoie à Peirce. L'auteur remarque en effet que Peirce et Comte partagent le même souci de sortir du doute et de « fixer la croyance » (p. 22). Sans nier l'importance du regard critique en science, Comte estime que le doute n'est jamais qu'une transition entre deux moments d'adhésion. C'est en métaphysique que le recours à l'autorité est dénué de pertinence, mais dans le domaine des vérités démontrables, nous devons nous fier à l'autorité des savants, faute de pouvoir repasser nous-mêmes sur toutes les démonstrations. D'où l'idée d'une « foi positive » qui repose sur la confiance que nous avons dans la compétence de la communauté scientifique.

Passons à présent à la fonction sociale de la science. La science joue deux rôles essentiels chez Comte : elle est la base rationnelle de l'action de l'homme sur la nature et la base spirituelle de l'ordre social. Le premier volet est développé à partir d'une relecture des rapports entre théorie et pratique, dont Auguste Comte, grâce à sa formation polytechnicienne, connaissait la réelle complexité. La classification des sciences, qui définit les liens de dépendance existant entre les différentes sciences, décrit déjà un ensemble de possibilités d'applications internes au champ théorique et prévient les applications abusives (les « usurpations »). Mais la théorie permet surtout de faire des prévisions et d'agir pour améliorer notre condition. Dans certaines limites toutefois, à cause des lois invariables. L'ordre social est le plus modifiable et Comte peut prétendre ainsi « réorganiser » la société, mais son interventionnisme est plus relatif que ne le suggère par exemple Hayek qui s'empresse de classer le positivisme dans le « planisme scientiste ».

Comte n'est pas seulement le philosophe qui voulut, suivant son expression, « élever la politique au rang des sciences d'observation », il fut aussi le fondateur d'une